

DEUX LETTRES À CICÉRON.

PÉTRARQUE.

SUITE à sa découverte à Vérone, en 1345, d'une partie de la correspondance de Cicéron, Pétrarque a entrepris de réunir ses propres lettres sur le modèle de cet auteur ancien. Il en fera deux recueils en prose, dont les lecteurs de Conférence ont eu déjà quelques aperçus, les *Lettres familières* (24 livres), et les *Lettres de la vieillesse* (18 livres), la théorie pétrarquienne du genre épistolaire étant exposée dans la lettre initiale des *Familières*. La lettre, donc, doit être adaptée au correspondant et s'exprimer sur un ton simple et familier, comme on le fait dans la conversation de tous les jours ; l'auteur y parle de sa situation personnelle, de l'état de son âme, de questions publiques, de considérations morales, mais sans la transformer en un traité. Quant au recueil épistolaire, c'est un choix, caractérisé à la fois par la variété et la cohésion, avec un certain degré de généralité (après l'événement, les détails n'ont pas d'intérêt) ; on comprend par là que Pétrarque a remanié ses lettres et en a modifié l'ordre, quoiqu'il s'en défende.

Les deux recueils de Pétrarque se terminent de manière originale : le livre XXIV des *Familières* contient des lettres qu'il adresse aux grands écrivains de l'Antiquité, le livre XVIII des *Seniles* une lettre à la postérité. D'un côté le passé, de l'autre le futur, ce double mouvement traduisant l'insatisfaction de Pétrarque devant le présent, c'est-à-dire son temps.

Pétrarque a toujours proclamé sa haine de son époque et son dégoût pour ses contemporains. Aussi s'évade-t-il dans l'univers antique, largement idéalisé, et paré de tous les attraits que le présent ne possède pas. En même temps il se projette dans l'avenir et tisse avec soin son portrait pour la postérité. Une lettre s'adresse par définition à un destinataire absent. Ici cette absence est double, l'éloignement étant à la fois dans l'espace et dans le temps.

Parmi les auteurs anciens auxquels écrit Pétrarque, Cicéron est favorisé, puisqu'il a seul droit à deux lettres (Familiales XXIV, 3 et 4). Ceci illustre le rôle essentiel qu'a eu Cicéron dans la vie intellectuelle de Pétrarque. Mais Pétrarque ne s'adresse pas à Cicéron comme à un maître. En effet, d'abord il considère avoir suffisamment pratiqué les Anciens — Cicéron notamment — pour être en quelque sorte sur un pied d'égalité avec eux : ils sont devenus pour lui des confidents intimes, plus réels que ses contemporains. Ensuite, son goût pour l'Antiquité ne l'a pas rendu aveugle ni ne lui a enlevé tout sens critique.

Les deux lettres à Cicéron sont de tonalité très différente, voire opposée. La première, datée, fictivement sans doute, du moment même de la découverte de sa correspondance (16 juin 1345), est une lettre de déception ; la seconde, de six mois postérieure en principe (19 décembre), est une lettre d'admiration destinée à corriger l'impression qu'avait pu laisser la précédente. Chacune des deux envisage une facette de Cicéron, le politique pour la première, l'écrivain et le philosophe pour la seconde. La première lettre dresse donc avec une certaine violence la liste des erreurs et des défauts de Cicéron ; s'y inscrit en filigrane l'idéal de vie pétrarquien. Dans la seconde, Pétrarque, craignant d'avoir offensé son destinataire, fait l'éloge de son talent et de son éloquence, et reprend la légende — historiquement sans fondement — selon laquelle Cicéron aurait connu son autre grand modèle romain, Virgile.

Mais comment expliquer la réaction initiale de Pétrarque ?

La lecture du reste de son œuvre suggère une réponse. Pétrarque regrette souvent que Cicéron ne corresponde pas à l'idéal qu'il s'est formé de lui. Ainsi, devant l'évidence que Cicéron n'était pas chrétien, il affirme d'abord qu'il l'aurait été, s'il était né un peu plus tard, et qu'il était en tout cas monothéiste, faisant semblant de croire aux dieux païens ; puis, en présence de passages irréductibles, il s'emporte contre lui.

On peut alors penser que la lecture de la correspondance de Cicéron lui a dans un premier temps laissé un goût amer et l'a troublé, comme elle égarera beaucoup plus tard Jérôme Carcopino. Le grand orateur, on le sait, ne s'y présente pas toujours sous un jour très favorable ni glorieux et n'y cache pas ses faiblesses et ses attermoiements. On a même supposé qu'elle avait été divulguée par ses ennemis. C'est sans doute faux, mais il ne la destinait en tout cas certainement pas telle quelle à la publication, comme l'indique une lettre à Atticus du 9 juillet 44 (Att. XVI, 5, 5). Bref, le Cicéron qu'a découvert Pétrarque ne correspondait pas à l'image qu'il se faisait de lui, et il en a été bouleversé.

Cette lecture a eu une autre conséquence pour Pétrarque : il a pris soin de ne pas suivre strictement, quoi qu'il en dise, Cicéron pour modèle dans sa correspondance. Ses lettres à lui en effet, remaniées et triées, ne montrent rien des inévitables petitesse de la vie de tous les jours, et sont bien plutôt à l'image de celles de Sénèque, pourvues d'un message moral. Quand on élabore son autoportrait pour la postérité, une humanité trop réelle est exclue.

E. W.

À Marcus Tullius Cicéron.

François salue son cher Cicéron. Après une longue et soigneuse recherche, j'ai trouvé tes lettres là où je pensais le moins devoir le faire, et je les ai dévorées avidement. Je

t'y ai vu beaucoup parler, beaucoup te plaindre, beaucoup fluctuer, Marcus Tullius, et toi dont je savais depuis longtemps quel guide tu avais été pour les autres, j'ai enfin compris celui que tu avais été pour toi. À ton tour, où que tu sois, écoute, non pas un conseil, mais une plainte, suggérée par un affection véritable, qu'un de tes descendants, amoureux de ton nom, émet non sans larmes.

Homme toujours agité et inquiet ou, pour employer tes propres mots, vieillard impulsif et nuisible¹, qu'as-tu prétendu faire avec tant de luttes et de querelles absolument sans profit? Où as-tu laissé la tranquillité qui convenait à ton âge, à ton métier, à ta condition? Quel éclat trompeur de la gloire t'a mêlé, déjà vieux, à des guerres de jeunes gens, pour te traîner à une mort indigne d'un philosophe² après t'avoir ballotté à travers toute sorte de malheurs? Hélas, oubliant les conseils de ton frère et tes propres maximes si salutaires, comme un voyageur nocturne portant une lampe dans les ténèbres, tu as montré aux autres le chemin mais y as fait toi-même une mauvaise chute³.

Je laisse de côté Denys, je laisse de côté ton frère et ton neveu, je laisse même de côté, si tu veux, Dolabella, toutes personnes que parfois tes éloges portent aux nues et parfois tes injures déchirent soudain⁴; peut-être cela

¹ Expression désignant Antoine dans une lettre apocryphe de Cicéron.

² Cicéron fut égorgé en 43 par les soldats d'Antoine, contre lequel il avait pris parti dans les guerres civiles.

³ Celui qui tient la lampe derrière lui pour aider les autres ne voit pas bien lui-même et risque de tomber.

⁴ Denys, esclave de Cicéron, fut précepteur de son fils; Dolabella était son gendre.

⁵ Allusion au comportement incohérent de Cicéron envers César et Pompée et à ses palinodies.

est-il encore tolérable. Je ne parle pas non plus de Jules César, dont la clémence éprouvée était un havre jusque pour ses adversaires, et je tais également le Grand Pompée, envers lequel un certain droit de familiarité paraissait tout t'autoriser⁶. Mais quelle folie t'a jeté contre Antoine ? L'amour d'une république, sans doute, dont tu reconnaissais pourtant l'effondrement complet. Et si tu étais mu par la loyauté pure et la liberté, pourquoi une telle familiarité avec Auguste ? Que pouvais-tu répondre en effet à ton cher Brutus qui te disait : « Si Octave te plaît, tu sembleras moins avoir voulu éviter un maître qu'en avoir cherché un qui t'aimât davantage » ? Il ne te restait plus, infortuné Cicéron, pour combler la mesure, que de dire du mal de celui que tu avais tant loué, non parce qu'il te faisait du mal, mais parce qu'il n'empêchait pas les autres de t'en faire⁶.

Je déplore ton sort, ami, j'ai honte et pitié de tes erreurs, et je m'accorde là aussi avec Brutus pour n'attribuer aucune valeur à ces disciplines dans lesquelles je sais que tu étais au plus haut point versé : à quoi bon donner des leçons aux autres, et quel profit y a-t-il à parler toujours des vertus en un langage recherché, si cependant on ne s'écoute pas soi-même ? Ah ! combien il eût mieux valu, surtout pour un philosophe, vieillir dans une campagne tranquille en pensant, comme tu l'écris quelque part, non à cette vie restreinte, mais à la vie éternelle, sans avoir eu l'honneur des faisceaux, sans avoir aspiré à

⁶ Pétrarque se fonde ici sur une lettre apocryphe où Cicéron attaque Octave-Auguste, ce qu'il n'a pas fait dans la réalité.

⁷ Cicéron consul réprima la conjuration de Catilina. La vanité qu'il en tira était déjà un sujet de moquerie pour les Anciens. Les faisceaux dont il est question un peu plus haut sont l'emblème des magistrats supérieurs.

⁸ Le dramaturge Térence, au vers 68 de l'Andrienne.

aucun triomphe, et sans s'être gonflé d'orgueil à cause d'un Catilina⁷. Mais tout cela est vain maintenant. Adieu pour toujours, mon cher Cicéron.

Du monde des vivants, sur la rive droite de l'Adige, dans la cité de Vérone, en Italie transpadane, le 16 juin 1345 de la naissance de ce Dieu que tu n'as pas connu.

Au même.

François salue son cher Cicéron. Si ma lettre précédente t'a blessé (et en effet, comme tu aimes à le dire en citant l'Andrienne d'un auteur qui t'est cher⁸, «la complaisance suscite l'amitié et la vérité la haine»), voici de quoi apaiser pour partie ton cœur blessé et montrer que la vérité n'est pas toujours haïssable; car si nous nous irritons devant les reproches justifiés, les éloges justifiés nous réjouissent. Oui, Cicéron, permets-moi de le dire, tu as vécu en homme, tu as parlé en orateur, tu as écrit en philosophe. Or j'ai attaqué ta vie, non ton talent, que j'admire, ni ta langue, qui m'éblouit. Et du reste dans ta vie je ne déplore rien sinon ton absence de constance, ton refus d'une tranquillité nécessaire au métier de philosophe, et ton engagement dans les guerres civiles quand la liberté était déjà morte et la république ensevelie et pleurée. Vois comme j'agis avec toi autrement que tu ne le fais avec Épicure en de nombreux passages et spécialement dans le traité Sur les termes ultimes: partout tu loues sa vie et railles son talent; moi au contraire, loin de rien railler en toi, je me contente de compatir à ta vie, comme je te l'ai dit, et j'applaudis à ton talent et à ton éloquence. Ô père souverain de l'éloquence romaine, je ne suis pas seul à te rendre grâces, tous ceux d'entre nous qui se parent des

fleurs de la langue latine le font également. Car j'arrose mes prés avec l'eau de tes sources, et j'avoue franchement me guider sur tes conseils, m'aider de tes suffrages, m'éclairer de ta lumière ; enfin c'est pour ainsi dire sous tes auspices que j'ai conçu le dessein d'écrire et en ai acquis si peu que ce soit la faculté.

J'ai eu un guide différent dans la voie de la poésie. La nécessité voulait en effet que je suive un maître dans la liberté de la prose et un autre dans la contrainte du vers, admirant le premier pour son éloquence et le second pour sa musique, puisque, sans vous offenser, ni l'un ni l'autre de vous ne pouvait satisfaire aux deux tâches : lui ne convenait pas pour tes vastes plaines ni toi pour ses espaces étroits. Je n'aurais pas pris l'initiative de le dire, quoique ce soit tout à fait mon opinion, mais l'a dit avant moi, s'il ne l'a pas trouvé chez d'autres, un grand homme, Annaeus Sénèque de Cordoue, auquel t'a enlevé, comme il s'en plaint lui-même, moins l'âge que la fureur des guerres civiles⁹ ; il aurait pu te voir mais ne t'a pas vu, alors qu'il admirait beaucoup tes ouvrages — et aussi ceux de mon autre modèle. Chez lui donc chacun, borné aux limites de sa propre éloquence, reçoit pour le reste l'ordre de céder la place à un collègue.

Cependant la curiosité te torture, et tu te demandes quel est ce second personnage dont je parle. Tu le connais, si seulement tu te rappelles son nom : c'est Publius Virgile Maro, citoyen de Mantoue, à propos

⁹ Pétrarque attribue au philosophe Sénèque les Controverses de son père (dont il cite ici la préface au livre I, paragraphe 11), en le faisant vivre ainsi au moins cent vingt ans.

¹⁰ L'anecdote, apocryphe, est empruntée au commentaire de Servius à Virgile (à Bucoliques VI, 11) ; on lit effectivement ces mots dans l'Énéide XII, 168.

duquel tu as eu un mot remarquablement inspiré. En effet, lisons-nous, enthousiasmé par un de ses ouvrages de jeunesse, tu en as demandé l'auteur ; tu as été content, toi qui étais déjà vieux, de voir qu'il était jeune, et de la fontaine inépuisable de ton éloquence, tu as rendu sur lui un témoignage où entrait certes ton propre éloge, mais qui était néanmoins admirable et grandiose. Tu as dit en effet : « Second espoir de la grande Rome ». Ce mot sorti de ta bouche lui plut et se fixa tellement dans sa mémoire que vingt ans plus tard, alors que tu avais depuis longtemps quitté le monde humain, il l'inséra textuellement dans son ouvrage divin¹⁰. S'il t'avait été possible de voir ce livre, tu te serais réjoui d'avoir, à partir de la première fleur, si sûrement présagé du fruit à venir. En outre tu aurais félicité les Muses latines de n'avoir laissé aux orgueilleuses Muses grecques qu'une victoire douteuse, ou de leur avoir enlevé une victoire assurée ; car les deux opinions ont leurs défenseurs. Toi, si d'après tes livres je connais ton âme — et je crois la connaître absolument comme si j'avais vécu avec toi —, je ne doute pas que tu eusses soutenu la seconde : tu aurais accordé la palme poétique au Latium, de même que tu l'as fait pour l'art oratoire, et tu aurais invité l'*Iliade* à céder le pas à l'*Énéide*. C'est le jugement que Properce émit sans hésitation dès le début du travail de Virgile. En effet, ayant considéré les premiers fondements de l'épopée, il exprima clairement ce qu'il en pensait et en espérait dans les vers suivants :

Cédez le pas écrivains romains, écrivains grecs, je ne sais quoi de plus grand que l'*Iliade* est en train de naître.¹¹

¹⁰ Properce, *Élégies* II, 34, 65-65. La comparaison d'Homère et de Virgile est traditionnelle (ainsi Juvénal, *Satires* VI, 436-437 et XI, 180-181 ; Macrobe, *Saturnales* V, 2 sq., etc.).

Voilà sur mon second guide en langue latine, second espoir de la grande Rome. À présent je reviens à toi. Tu as entendu ce que je pense de ta vie et de ton talent. Désires-tu apprendre quel sort a été réservé à tes livres, et dans quelle mesure ils sont appréciés de la masse ou des savants ? Il existe assurément là-dessus de brillants volumes que nous sommes incapables, je ne dis pas de lire, mais même d'énumérer. Le bruit de tes actions est partout répandu, ton renom est immense et retentissant. Mais très peu de gens t'étudient : les temps ne s'y prêtent pas, les esprits sont engourdis et paresseux ou, comme je le pense plutôt, éprouvent d'autres désirs. Aussi c'est à notre époque, sauf erreur, que certains de tes livres ont bel et bien disparu, peut-être irréparablement : c'est une grande douleur pour moi, une grande honte pour notre siècle, une grande injustice pour la postérité. Et en effet il me paraît déjà assez honteux que nos hommes de talent ne se soucient pas de transmettre à la génération suivante quelque chose de fructueux, sans que nous ayons en plus gâché par une négligence tout à fait cruelle et inacceptable le fruit de votre travail. Car mes plaintes à ton sujet s'appliquent aussi aux nombreux livres d'auteurs illustres. Voici en tout cas, puisque c'est de toi que je parle à présent, le nom de ceux des tiens dont la perte est particulièrement notable : la République, l'Économique, les Choses de la guerre, l'Éloge de la philosophie, la Consolation, le De la gloire, quoique pour les deux derniers j'ai plutôt un vague espoir qu'un désespoir certain¹². En outre même

¹² L'Économique est la traduction de l'ouvrage homonyme de Xénophon ; l'Éloge de la philosophie désigne l'Hortensius ; on ne sait ce que sont ces Choses de la guerre.

¹³ Virgile, dans l'Énéide I, 287 et VI, 794-795.

dans tes livres conservés de grandes parties manquent, de sorte que, comme si nous avions été vaincus par l'impétueux assaut de l'oubli et de la mollesse, il nous faut pleurer non seulement sur les morts, mais aussi sur les mutilés et les disparus. Cette altération touche de fait beaucoup de tes livres, mais surtout le *Traité de l'orateur*, les *Académiques* et les *Lois*, qui nous sont parvenus si mutilés et défigurés qu'il aurait presque mieux valu qu'ils périssent.

Reste que tu veux sans doute connaître l'état de Rome et de la république, savoir quel aspect a ta patrie, comment s'entendent les citoyens, à qui est passé le pouvoir suprême, quelles mains tiennent les rênes de l'empire et avec quelle sagesse elles le gouvernent, est-ce que le Danube, le Gange, l'Ebre, le Nil et le Don sont nos frontières, et si quelqu'un s'est manifesté « pour porter son empire jusqu'à l'océan et sa renommée jusqu'aux astres », ou « pour étendre son empire plus loin que le pays des Garamantes et des Indiens », comme le dit ton ami de Mantoue¹³. Je devine que tu aurais un très grand plaisir à apprendre ces choses et d'autres de ce genre ; c'est en effet ce que me suggèrent ton sens du devoir et ton fameux amour de la patrie, poussé jusqu'à ta perte. Mais il vaut mieux ne pas parler de tout cela. Crois-moi, Cicéron, si tu apprends quel est l'état de notre puissance, les larmes te viendront aux yeux, dans quelque endroit du ciel ou des enfers que tu te trouves. Adieu pour toujours.

Du monde des vivants, sur la rive gauche du Rhône, en Gaule Transalpine, le 19 décembre de la même année.

PÉTRARQUE.

(Traduit du latin par Étienne Wolff.)